

L'étudiante et son professeur, Paul Viallaneix

Marielle Sassi

EN CETTE ANNÉE qui marque le cinquantième anniversaire de la disparition tragique d'Albert Camus dans un accident de voiture, il eût été regrettable que les *Cahiers Robert Margerit* ne participent pas, à leur façon, à l'hommage rendu à l'écrivain.

C'est au professeur Paul Viallaneix, membre de la Société des Études camusiennes, auteur dès 1967 du *Premier Camus*, que nous avons fait appel. Nous lui sommes d'autant plus reconnaissants de son acceptation qu'il nous avait déjà accordé sa participation dans le *Cahier* n° XIII, sur un autre sujet: *Histoire de la Révolution française*, de Jules Michelet, dont il est actuellement l'exégète le plus reconnu.

Mais, dans cette présentation de Paul Viallaneix, c'est au professeur d'université que nous sommes nombreux à avoir apprécié, et quelques uns à avoir bien connu, que je veux rendre hommage. En particulier par la relation qu'il a su établir, au début des années 1960, entre nous, ses étudiants, et l'auteur de *L'Homme révolté*. Bien avant les éloges qui allaient submerger Albert Camus recevant le Prix Nobel de la Paix, Paul Viallaneix nous avait initiés au rayonnement de la pensée de l'écrivain, à la force de son engagement, à ses déchirements autour de l'Algérie en

lutte pour son indépendance, à son théâtre, à son œuvre de journaliste, et à ses romans bien sûr. Bref, à tout ce qui allait nous servir, nous, étudiants de l'époque, à construire notre propre vie. Des valeurs que nous n'avons jamais oubliées et la force d'une œuvre qui n'est plus contestée.

Une époque difficile

« À l'heure de la violence, que faire ? »

Jean Daniel, *Études Méditerranéennes* 1960

Depuis 1954, les « événements d'Algérie » qui ne s'appelaient pas encore la guerre d'Algérie, agitaient une partie de nos concitoyens. Tous les jeunes du contingent, ou presque, y partaient, ignorant, comme dans toutes les guerres, vers quelles épreuves ils allaient, qui les marqueraient à jamais.

Sartre et Camus s'engageaient intellectuellement. Sartre rejetait violemment la position officielle, l'Algérie française. Camus aimait « sa mère et la justice » (*Discours de Stockholm*). Viscéralement attaché à l'Algérie, il avait sans doute mésestimé le fait national algérien et cru de toutes ses forces que les deux communautés pouvaient, moyennant des réformes, continuer à vivre ensemble. N'était-ce pas ce qu'il avait connu pendant toute son enfance à Bab el Oued, avec sa mère et sa grand-mère ? N'avait-il pas partagé les mêmes bancs d'école et la joie de l'été à Alger, dans la même insouciance de la jeunesse ? « Ce monde de pauvreté et de misère où j'ai longtemps vécu », dit-il dans *l'Envers et l'Endroit*.

En France métropolitaine, la vie continuait dans l'indifférence ou presque de la population, sauf pour ceux dont les proches étaient « là-bas ». À la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, comme ailleurs, les polémiques étaient vives, mais elles restaient théoriques et intellectuelles,

même si les positions des étudiants, français ou algériens, étaient âpres et politiquement connotées – mais ceci est déjà une autre histoire.

Paul Viallaneix et la faculté des Lettres de Clermont-Ferrand

Écritures

Au cours de la dernière guerre, l'Université de Clermont-Ferrand avait connu un regain d'activité intellectuelle grâce aux professeurs de l'Université de Strasbourg repliés dans la capitale auvergnate. À la Libération, leur retour en Alsace avait dépossédé Clermont-Ferrand de ses meilleurs enseignants, d'où la nécessité d'en recruter de nouveaux. La faculté des Lettres de l'Université put ainsi bénéficier de l'arrivée de jeunes professeurs, presque tous issus de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, qui n'avaient pas achevé leur thèse, mais qui avaient tous déjà un brillant passé intellectuel. Paul Viallaneix en faisait partie. Il soutint sa thèse en 1959 et peu après il fut nommé professeur des Universités. Outre sa thèse sur Michelet, il avait publié le *Journal inédit* de l'écrivain. Dans le même temps, il commençait à travailler sur l'œuvre de Camus. Un peu plus tard, Roger Quilliot devait s'associer à ses recherches et devenir à son tour professeur à la faculté des Lettres de Clermont-Ferrand après présentation de sa propre thèse sur Camus. En 1967, Paul Viallaneix fondait les *Cahiers d'Albert Camus*. Le numéro 2 des Cahiers s'intitule : *Le Premier Camus, suivi d'écrits de jeunesse*.

Personnellement, j'eus un destin plus modeste, même s'il est profondément lié à l'admiration pour Camus que Paul Viallaneix m'avait communiquée, à la fin d'études plus « classiques » : à cette époque, les auteurs contemporains étaient peu abordés. J'entrais dans le cours de Paul

Viallaneix pour préparer l'agrégation quand il me confia un sujet de Diplôme d'Études Supérieures sur «le classicisme de Camus». Pour m'aider dans mes travaux, la Faculté de Clermont-Ferrand fit venir d'Alger le propre D.E.S. d'Albert Camus, en fait un parallèle entre Plotin et Saint-Augustin, «Métaphysique chrétienne et néoplatonisme», le sauvant sans doute des flammes qui peu après consummèrent la Bibliothèque universitaire d'Alger.

Grâce à Paul Viallaneix, l'étude universitaire de Camus devenait centrale à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Bien sûr, elle allait prendre ensuite une autre ampleur et Paul Viallaneix devenir lui-même le fondateur de «La Société des études camusiennes», en relation avec l'épouse de Camus, et désormais de Catherine, sa fille. D'autres, plus jeunes, continuent, à ses côtés, à témoigner qu'Albert Camus fut un des principaux auteurs de son temps.

Ce qui demeure, c'est que Paul Viallaneix, au-delà de l'universitaire brillant qu'il a toujours été, a su rester l'homme cultivé et ouvert que l'on peut rencontrer en Corrèze, dans la maison de ses parents, dans son jardin, où il entretient les plantes qu'aimait son épouse, Nelly, brillante philosophe, décédée il y a cinq ans. Ou alors, à Paris, à deux pas du Panthéon et de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Nous sommes quelques uns, parmi ses anciens étudiants, à lui rendre visite, pour l'écouter parler, non seulement de la pensée camusienne, mais aussi de ses travaux en cours, des conférences qu'il donne, et toujours de Michelet, de sa réédition de *l'Histoire de France* (Éditions des Équateurs, 2008-2009), de Blaise Pascal qu'il place très haut dans son panthéon des écrivains, de Supervielle, de Calvin, d'Alfred de Vigny, de Lamartine, de Marot. Mais aussi du Maquis corrézien, de ses parents instituteurs, de

Clermont-Ferrand et de l'Auvergne, des géraniums qu'il va falloir bientôt repiquer, du Temple de Madranges, du Chanac de son enfance. Paul Viallaneix est inépuisable et ne lasse jamais.

Je suis certaine que vous lirez avec plaisir et profit le témoignage du Professeur Paul Viallaneix et qu'il vous permettra d'affiner la connaissance que nous avons tous, à des degrés divers, de celui qui fut la conscience de toute une génération, Albert Camus.

Écritures



Paul Viallaneix, devant sa maison corrèzienne, en compagnie de Marielle Sassi.

L'avènement d'Albert Camus

Paul Viallaneix

LE GRAND ÂGE me range dans la première génération des lecteurs de Camus dont l'œuvre, éditée à Alger avant la guerre (*L'Envers et l'Endroit*, 1937), puis à Paris pendant l'occupation (*L'Étranger*, 1941 et *Le Mythe de Sisyphe*, 1942) ne fut largement diffusée qu'à partir de la Libération. Nous avons une vingtaine d'années pour « être nés en 1925 » comme le rappelle dans *Les Temps modernes* (n° 23) le triple témoignage recueilli auprès de Jean-François Lyotard, de Pierre Gripari et de moi-même. Roger Quilliot, notre condisciple, deviendra bientôt le plus actif des camusiens (*La Mer et les prisons*, 1956, *Les Œuvres complètes* 1962-1965). En 2010, cinquante ans après la tragédie routière du 4 janvier 1960, le souvenir du Prix Nobel est partout fêté. J'admire, pour ma part, plus encore que l'affluence, l'adhésion émue et réfléchie du public. Ce sont de vrais lecteurs qui le composent, capables de s'investir dans les textes ou les témoignages rassemblés, de revivre l'alerte, le secours et parfois la révélation dont ils restent redevables envers Camus.

Que faire de mieux, à mon tour, que de suivre leur exemple en remobilisant quelques temps forts de mes « années d'apprentissage », depuis l'enchantement de *Noces*, la surprise narrative de *L'Étranger*, l'interrogation du *Mythe de Sisyphe* jusqu'au procès du terrorisme politique instruit dans *Les Justes* et conclu par *L'Homme révolté* ?

Dès 1944, après quelques années, aussi lentes à vivre que tout un siècle, de détresse, de mensonge, de silence et de stérilité, Camus figure l'espoir d'une renaissance et de la beauté et de la vérité!

Le lyrisme de *Noces* plonge dans une Méditerranée dépouillée de ses parures humanistes, rendue à sa vitalité pré-socratique. Elle réduit la Méditerranée que Paul Valéry contemple de haut, depuis le cimetière de Sète, à un lac d'eau dormante. Et que dire de l'écriture plus que dépouillée de *L'Étranger*, dont Sartre repère aussitôt la singularité « américaine »? Elle épouse l'expérience de l'« Absurde » qui s'impose dès que s'effondrent les « décors » de la routine. Mais voici qu'une fois écartée la tentation d'adopter une attitude suicidaire devant l'effondrement de tout sens qui succède à la « mort de Dieu », un cycle de la Révolte succède activement à celui de l'Absurde. *La Peste* en est le Testament littéraire. Sous le signe du ministère désespérant, mais jamais désespéré de la médecine devant la mort, se raconte le combat pour l'honneur, à la Vigny, d'une minorité qui ne se résigne pas à l'« Ordre nouveau » d'Hitler. Pitié pour les « philosophes » des *Temps modernes* qui ne voient dans une entreprise digne du *Moby Dick* épique de Melville qu'exercice médiatique de « Croix Rouge »!

En fait, Camus s'arme, en même temps que du courage de la révolte, d'une lucidité aussi intraitable qu'« honnête ». Les jeunes lecteurs de *Combat* dévorent les éditoriaux qu'il y signe pour peu qu'ils aient déjà, dans quelque « maquis », abordé l'itinéraire « de la Résistance à la Révolution ». Jour après jour, ils apprennent à porter sur l'actualité, si indécise avec le retour de la liberté, des jugements qui ne sont pas toujours « politiquement corrects », comme au lendemain de l'anéantissement d'Hiroshima. (8 mai 1945). La « Révolution », selon le Camus de *Combat*, consiste en

un radical examen du désastre sans précédent que la France vient de vivre, au lieu de renouer avec les erreurs et les illusions qui l'ont précédé ou accompagné, comme s'y emploient les partis déchus de la III^e République, dont ils n'ont pas manqué, en 1940, d'entériner la chute.

Deux discours également mensongers cherchent à convaincre l'opinion que la « France éternelle » se perpétue dans le camp de la « victoire finale », malgré une défaite sans précédent et une « collaboration » déshonorante avec l'Occupant. On prétend, d'un côté, que l'Appel du 18 juin a sauvé, en même temps que l'honneur, le rang de la Nation. On considère, de l'autre, qu'une insurrection générale vient de légitimer le projet d'une « démocratie populaire ». En vérité, le dénouement de la guerre s'est joué à Stalingrad entre deux puissances également totalitaires. À présent, si le nazisme s'est effondré dans les ruines de Berlin, le communisme stalinien contrôle, sur les traces de la vaillante Armée rouge, une bonne part de l'Europe, tandis que la démocratie américaine, victorieuse elle aussi, organise une sérieuse résistance. Dans ces conditions, la paix ne serait-elle qu'une trêve ? Camus compte sur *La Peste* (1947) pour convaincre les survivants de la « drôle de guerre » que le fléau reste suspendu au-dessus de leurs têtes comme dans le ciel d'Oran. Il les prie de considérer qu'au XX^e siècle le « massacre des innocents » n'incolpe plus seulement la folie ancestrale de l'humanité, mais le très moderne terrorisme d'État monstrueusement bâti à Moscou sur le modèle de notre Terreur de 1793.

« Savez-vous, insiste-il, qu'en vingt-cinq ans, de 1922 à 1947, soixante millions d'Européens, hommes, femmes et enfants, ont été décimés, déportés ou tués ? Voilà ce qu'est devenue la terre de l'humanisme, l'ignoble Europe. »

Imagine-t-on, en 2010, le risque ainsi assumé alors que vingt-cinq pour cent des électeurs, convertis à la religion

politique du siècle votent pour le « parti des fusillés », rallié par beaucoup (trop ?) de nos camarades ? Camus lance pourtant, dès novembre 1946 un véritable « appel au peuple » :

« Il n'y a qu'un seul problème aujourd'hui, qui est le meurtre. Toutes nos disputes sont vaines. Une seule chose importe, qui est la paix. Les maîtres du monde sont incapables, aujourd'hui, de l'assurer, parce que leurs principes sont faux et meurtriers. Que du moins dans tout le pays, ceux qui refusent le meurtre se réveillent, dénoncent les faux principes. Ceux qui ne veulent pas tuer doivent parler et ne dire qu'une chose, mais la dire sans répit, comme un témoin, comme mille témoins qui n'auront de cesse que lorsque le meurtre, à la face du monde, sera répudié définitivement. »

Un sérieux examen de conscience accompagne ce bruyant discours. Camus se demande ce qu'il exige ainsi, de lui-même et de cette Révolte qu'il a publiquement opposée à l'Absurde dans *Le Mythe de Sisyphe*. « Savoir, se jure-t-il, si je puis tuer cet autre, devant moi ou consentir à ce qu'il soit tué, savoir que je ne sais rien avant de savoir si je peux donner la mort, voilà ce qu'il faut apprendre. Et je crois que ça m'est égal d'être dans la contradiction. Je n'ai pas envie d'être un génie philosophique. J'ai envie de trouver un accord : sachant que je ne puis me tuer et, le sachant, en tirer toutes les conséquences, même si cela doit être dans la contradiction ». Sans plus tarder, Camus recherche l'« accord » dont il a besoin. Il se fie, pour l'atteindre, à une double démarche qui, tout en articulant plus solidement le cycle initial de l'Absurde sur celui de la Révolte, va conduire à l'« accord » des *Justes*.

À l'occasion d'une *Remarque sur la Révolte* (1945), l'Absurde, associé jusque-là à la découverte du non-sens de toute une existence, revêt désormais, sous l'espèce de

l'«injustice», une consistance, une présence plus prononcée, plus concrète, sur laquelle peut mieux se bâtir la Révolte. Le révolté, en se manifestant au cœur de la vie sociale, politique et historique, ne s'enferme nullement dans une revendication égoïste. À travers elle, il invoque le bon droit de tous, une universelle justice. Camus ne conteste donc pas, bien au contraire, une révolution digne de ce nom, comme révolte partagée, «communiste» à bon droit. Il en pose la formule en se souvenant du *Discours de la Méthode* : «Je me révolte, donc nous sommes». Mais du même coup, il se donne le moyen d'inculper son mouvement révolutionnaire qui ne craint pas d'amputer de quelques meurtres la communauté des vivants, quels qu'ils soient, dans l'attente messianique, trop assurée, d'un autre temps, d'un autre monde où «la Russie sera belle». Le procès inévitable se développe longuement dans *L'Homme révolté* (1952), jusqu'à la condamnation, en la personne symbolique de Saint-Just et de Lénine, du meurtre politique et de la peste moderne du terrorisme :

«La Révolution, privée du contrôle de l'esprit de révolte, finit par se précipiter dans un nihilisme de l'efficacité, une négation de la vie d'un homme qui débouche dans la Terreur.»

Tel serait donc l'«accord» recherché par Camus, fût-ce au prix de quelque «contradiction». Mais l'homme de théâtre ne se contente pas d'en prendre acte. Il s'enquiert du scénario qui pourrait exercer, dans le cycle de la Révolte, une fonction comparable à celle de *Caligula* dans le cycle de l'Absurde. On y entendrait se chercher, se poser, se dévoiler, se trahir peut-être, le discours du terroriste moderne : «J'ai raison et c'est ce qui me donne le droit de tuer. Je ne peux m'arrêter à ce détail. Je pense selon le Monde et selon l'Histoire».

Camus consulte donc témoins et victimes du terrorisme d'État stalinien, nombreux de plus en plus à Paris. *Le Zéro et l'Infini* (1941) et *Le Yoguï et le Commissaire* (1948) sont des best-sellers. Mais l'hebdomadaire d'Aragon, *Les Lettres françaises*, ose poursuivre en 1948, devant la justice française le dissident Victor Kravtchenko, pour la traduction de son auto-biographie, *J'ai choisi la liberté!*

Camus lit, interroge, écoute. Dans la collection *Espoir* qu'il dirige chez Gallimard, il accueille, avec l'aide d'un «compagnon de route» repentin des révolutionnaires russes. Nicolas Lazarevitch, qu'apprécie Simone Weil, une anthologie intitulée: *Tu peux tuer cet homme. Scènes de la vie révolutionnaire russe*. Il s'intéresse, d'après les *Souvenirs d'un terroriste* de Boris Savinkov, à l'attentat perpétré en 1905 contre le Grand Duc Serge. Il en apprend beaucoup plus du témoignage d'un des étudiants affectés à l'opération par le Parti socialiste révolutionnaire, Yvan Kaliayef qui, le meurtre accompli (non sans quelque hésitation), refuse de survivre à la victime en étant gracié. On lit alors dans les *Carnets*:

«La grande pureté du terroriste style Kaliayef, c'est que pour lui le meurtre coïncide avec le suicide: une vie est payée par une vie. Le raisonnement est faux, mais respectable: une vie ravie ne vaut pas une vie donnée. Aujourd'hui, le meurtre par procuration. Personne ne paie!»

Quelle meilleure occasion pour surprendre l'origine d'une action terroriste, encore indécise! Il ne reste, se réjouit Camus, qu'à «rendre vraisemblable le vrai». Tout un chapitre sera réservé, dans *L'Homme révolté*, à l'exemple de ces «meurtriers délicats» dont Kaliayef incarne la personnalité. Mais dès 1948, dans *La Table Ronde*, Camus justifie un choix qui permet de «jouer» sur une scène le «déchirement» de ces tueurs programmés.

Ils ne seront surtout pas condamnés d'avance, à distance, mais accompagnés aussi loin que possible dans leur démarche, avec la part de sympathie, sinon de complicité qu'appelle, à défaut d'une pleine lucidité, leur bonne foi.

« Ils en sont venus à la terreur, explique Camus, avocat de la défense, autant que procureur, poussés par une exigence personnelle autant que par leur système politique. Et s'ils ont eu foi en elle, ils n'ont jamais cessé d'être déchirés. L'histoire offre peu d'exemples de pratiques qui aient souffert de scrupules jusque dans la mêlée. Le plus grand hommage qu'on puisse leur rendre est de dire que nous ne saurions, en 1947, leur poser une seule question qu'ils ne se soient déjà posée et à laquelle, dans leur vie comme dans leur mort, ils n'aient en partie répondu. »

Le parti pris respectueux de Camus explique, en même temps que la vraisemblance, l'efficacité d'une pièce intitulée successivement *Les Coupables et les Innocents* avant d'être baptisée *Les Justes*. Dans l'action, quelles que soient les différences ou les différents, ces jeunes contestataires ne récusent jamais cette fraternité; fille de la militance, qu'un Régis Debray, fidèle à sa propre jeunesse, loue éloquemment. Chacun peut citer précisément l'humiliation qui l'a révolté. « Il ne suffisait pas, se souvient Alexis Voinov, brutalement exclu de l'Université pour un irrespect de trop envers la mémoire de Pierre-le-Grand, de dénoncer l'injustice, il fallait donner sa vie pour la combattre ». Yanek, le poète, célèbre pour sa part, le bonheur partagé dans ce combat :

« J'aime la vie. Je suis entré dans la Révolution parce que j'aime la vie. J'ai besoin d'être aimé de tous. Ils me trouvent un peu fou, mais je crois, comme eux à l'idée. »

L'« idée », hélas ! devient redoutable chez Stephan Fedorov, serviteur intègre jusqu'en devenir intégriste de

la Révolution, enclin à la précipiter par tous les moyens. Il réplique, mot contre mot, au poète qui a hésité un instant à lancer la bombe :

« Je n'aime pas la vie, mais la justice, qui est au-dessus de la vie. Si nous oublions les enfants, nous sommes maîtres du monde et la Révolution triomphera. Elle sera haïe ? Qu'importe, si nous l'aimons assez pour l'imposer à toute l'humanité et la sauver d'elle-même. Oui, pas de limites. Il faut ruiner le monde de fond en comble. Pour nous, qui ne croyons pas en Dieu, il faut toute la justice, ou c'est le désespoir. »

On ne peut mieux épouser la logique du terrorisme, aussi désespérante que désespérée. Mais serait-ce là le tout dernier mot du fanatique Stepan ? Quand Yanek (Ivan) accomplit enfin le mot d'ordre du « parti » en sacrifiant sa propre vie, une singulière confiance lui échappe, qui l'humanise enfin : « Je souhaite que Yanek vive. Il y avait quelque chose entre lui et moi. Je l'enviais ». Auparavant, Boris Annenkov, le chef de la petite troupe, n'avait pas caché qu'il lui arrivait de consentir trop facilement à un rôle qui ne l'obligeait pas lui-même à manier la bombe. Il avait même pris sur lui de décréter, au nom de l'Organisation, que le meurtre des enfants était « inutile ».

Les Justes seraient-ils donc, décidément, comme semble sérieusement les rebaptiser Camus dans *L'Homme révolté*, *cum grans salis*, des « meurtriers délicats » ? C'est entre Dora, l'artificière et Yanek, le poète, que se cherche et s'assure leur véritable statut. Une complicité amoureuse facilite le constat et encourage l'aveu des contradictions. Dans les questions, les réponses ou les non réponses échangées se lit peu à peu le paradoxe de la révolte commune. Fortifié par la confiance que Dora lui conserve après son premier faux pas, en arguant que « l'Organisation ne peut soutenir que des enfants soient broyés par des bombes, sinon elle

perdrait son pouvoir», Yanek ose lancer à Stepan, qui lui rappelle vivement le mot d'ordre souverain de l'Organisation: «Elle m'avait commandé de tuer le Grand Duc, mais pas d'assassiner des enfants». Et d'aller jusqu'au bout de sa soudaine audace: «Il y a un honneur dans la Révolution, par lequel nous acceptons de mourir!»

C'est à Dora, plus lucide et généreuse encore, qu'il appartient de confesser, en héroïne cornélienne, un dépassement de l'honneur dans l'amour. Ce dernier récompenserait-il la relation recherchée par les Justes auprès d'un peuple qu'ils connaissent si mal? Illusion, selon Dora. «Je me demande, déclare-t-elle, si l'amour n'est pas autre chose». Et elle se met à imaginer «cela», toute idée, toute idéologie messianique enfin écartée, en se fiant à la vie telle qu'elle se vit, s'est vécue on pourrait se revivre, tout de suite et telle qu'elle est donnée à qui se souvient qu'elle est à prendre: «le soleil brille: les têtes se courbent doucement, les bras s'ouvrent. Si on pouvait oublier la misère du monde, se laisser aller enfin... Une seule petite heure d'égoïsme. Cela s'appelle la tendresse».

Il reste à obtenir de Yanek le même aveu en souvenir d'une adolescence amoureusement insouciant. Mais le poète, sur le point de laisser «parler son cœur» comme la femme qui l'aime et qu'il aime, ne s'y risque que du bout des lèvres: «Tout en moi ne me parle que de toi. Mais tout à l'heure, je ne devrai pas trembler». De fait, cette fois, il ne tremblera plus. Après quoi, emprisonné et condamné, plutôt que de songer à confirmer le demi aveu à demi obtenu par Dora, il s'emploie plutôt, soutenu par son «honneur» de révolté, à repousser à la fois la grâce monarchique qui le rendrait suspect auprès des siens et le pardon que la Grande Duchesse lui offre au nom du Dieu de miséricorde, devant lequel, toutefois, il va se signer une dernière fois. C'est que, enfermé dans son engagement

révolutionnaire autant que dans son cachot, il n'envisage d'autre « justification » que « l'union au bout d'une corde (*La Corde*, toute première désignation des *Justes*) de deux êtres renonçant à toute joie », qui « s'aiment dans la douleur sans pouvoir s'assigner d'autre rendez-vous que celui de la douleur ». Reprise d'une autre histoire d'amour tragiquement dénouée : « *O love ! O live ! Not life but lov in death* » (*Roméo et Juliette*, Acte IV, scène V).

Mais Dora, la révoltée ? Si elle décide, elle aussi, de sauver l'« honneur » de la Révolution, à la manière de Yanek, fût-elle quelque peu suicidaire, dès « le lendemain », elle prononce devant Boria, qui lui raconte comment Yanek a traversé l'ultime épreuve de la « Corde », une longue confession dans laquelle s'épanouit le plus beau rôle féminin que Camus ait conçu :

« Quel affreux moment ! La mort, la potence, la mort encore. Ah ! Boria : si la seule solution, c'est la mort, nous ne sommes pas sur la bonne voie... On ne peut avoir froid sans cesse. Mes yeux sont secs, mais fière, oh ! non, plus jamais je ne pourrai être fière... Nous avons fait le tour de l'homme. Nous avons pris sur nous tout le malheur du monde. Je me dis quelquefois que c'est un orgueil qui sera châtié. D'autres viendront peut-être qui s'autoriseront de nous pour tuer et ne paieront plus de leur vie. Ce sera peut-être la justice... C'est d'un cœur joyeux que j'ai choisi tout cela et c'est d'un cœur triste que je m'y maintiens. Nous sommes tous des prisonniers. C'est tellement plus facile de mourir de ses contradictions que de les vivre ! Tu es mon frère et vous êtes mes frères. Mais quel affreux goût a la fraternité ! »

Succédant à un pareil désaveu de l'« idée », le dernier acte décidé par Dora l'artificière ne surprendra que les « âmes mortes » : « Oui, la prochaine fois, je veux lancer la bombe. Je veux être la première à la lancer ». Le 25 décembre 1949, le public du théâtre Hébertot accueillit dans un

profond recueillement ces *ultima verba* à proprement parler tragiques. Nous communiions alors avec Maria Casarès, la plus juste des Justes, dont Camus, mieux placé et, à bien des égards, plus attentif encore, admirait, avec l'œil de Yanek, «le visage inondé de larmes et la taille ployée». En 2010, Emmanuelle Béart ne se montre pas moins convaincante, avec d'autres ressources et le soutien de toute la troupe du théâtre national de Bretagne. Stanislas Norday, le metteur en scène, nous a expliqué le 30 janvier, à Beaubourg, comment, fasciné par la parenté d'un groupe de «moines soldats» et d'une troupe de comédiens, il s'était senti aussi «heureux» que Camus sur une scène, tout en découvrant combien «Dieu mort, l'homme en face de lui-même se révèle terrifiant et magnifique». Il est bon et il est ... juste que la reprise de la pièce atteste, à travers la France, qu'Albert Camus, donné pour mort parfois, ressuscite de plus belle dans les mémoires et les cœurs, aussi vif qu'au temps de notre lointaine jeunesse.